



Le CDI
École alsacienne

La vigne et la volonté dans le *Cinquième Livre*

Guy Demerson

[http:// www. cepdivin.org/articles/articles.htm](http://www.cepdivin.org/articles/articles.htm)

Mireille Huchon adopte l'hypothèse d'un *Cinquième Livre* formé de fiches plus ou moins élaborées, « conservées à tout hasard ». Le problème est de savoir si ces matériaux ont été gardés par l'auteur parce qu'il avait l'intuition que son œuvre évoluerait vers un *Quint Livre* (G. Mallery Masters considère l'épisode de la Dive Bouteille comme la conclusion et le couronnement des aventures de Pantagruel), ou simplement les brouillons abandonnés d'un projet totalement subverti (Edwin Duval suppose que le *Cinquième Livre* serait le brouillon avorté d'une conclusion initialement prévue, mais génialement abandonnée en cours de route pour un achèvement plus conforme à l'irréparable indécision de Panurge) (*The Design of Rabelais's Tiers L. de Pantagruel*, Genève, Droz, 1997, p. 212). fonds de tiroir mis au rebut, ou projet gardé en portefeuille ? Avec un corollaire : devons-nous imaginer Panurge, sinon heureux, du moins éclairé par l'oracle ? ou devons-nous l'abandonner à l'errance d'une irréparable indécision ?

TRINCH ET FAY CE QUE VOUDRAS

A la fin du *Tiers Livre* (T 47) {Nos citations renvoient aux *Œuvres Complètes* de Rabelais, éd. du Seuil, 1995 : P = *Pantagruel*, G = *Gargantua* T = *Tiers Livre* Q = *Quart Livre* C = *Cinquième Livre*}, au contact du flacon manipulé par le fou Triboulet, Panurge a senti se développer en lui le désir irréprouvable d'avoir le mot de la Bouteille, et il a communiqué ce besoin à son roi Pantagruel. Désormais la rencontre de ce divin récipient forme l'horizon de la quête romanesque. Les douze nefes du *Quart Livre* arborent les signaux hiéroglyphiques qui « dénotent » leur destination, depuis la bouteille-totem de la Thalamège jusqu'à la vigne qui orne la dernière caravelle, en remontant par broc, hanap, entonnoir et autre gobelet de lierre. Quand se referme le *Quart Livre*, le lecteur attend donc la fin du voyage au delà des îles allégoriques. quand Bacbuc traduit *Trinch* par : « Soyez vous mesmes interpretes de vostre entreprise » (C 45, p. 1348), elle répète enfin, de façon souveraine, le commandement qui concluait le *Gargantua* : « Fay ce que voudras » {Per Nykrog assimile la recherche désespérée du *vouloir* de Panurge à ce message thélémitique, bien que, ici, la volonté soit plutôt *boulè* que *thélèma* (« Thélème, Panurge et la Dive Bouteille » in *R.H.L.F.* 65, p. 385)}. On voit le progrès qui est réalisé depuis la remarque de Pantagruel à la charnière du *Tiers Livre* : « en l'entreprise de mariage chacun doit estre arbitre de ses propres pensées ». La formule est semblable, mais elle ne s'applique plus seulement au mariage. maintenant c'est une injonction qui renvoie au vrai point de départ, au « Fay » plus qu'au « voudras » : elle est dirigée vers la décision et non plus vers la réflexion. L'accès de fureur bachique est bien autre chose que les signes obscurs ou les trop claires raisons du *Tiers Livre* : l'enthousiasme est une voix intérieure, à qui s'ajoute la mobilisation de la propre volonté. On a donc l'impression que la boisson du *Cinquième Livre* marque une étape radicalement différente dans la recherche : on quitte le plan de l'intellect aride pour celui de l'intuition vécue. On trouve ici le principe qui animait les études de philosophie du jeune Rabelais, principe formulé par saint Bonaventure, d'après la Ière épître aux Corinthiens : la volonté ne dépend que d'elle-même pour décider : *ibi non intrat intellectus sed affectus* {Cf. A. Krailsheimer, *Rabelais and the Franciscans*, Oxford, 1963}. pour les disciples de Bonaventure, c'est là la différence fondamentale avec la doctrine thomiste, qui voit dans la volonté un appétit rationnel dont la nature est de suivre l'intelligence : *nihil volitum nisi præcognitum* ; si l'on en croyait l'intellectualisme thomiste, dans un choix, si le jugement déclare supérieur l'un des biens, il lui faut nécessairement suivre ce bien ; s'il déclare les deux termes égaux, la volonté est en panne, en équilibre, et la liberté

périt. Le *Tiers Livre* a en somme été une mise en images caricaturale de la doctrine thomiste de la volonté, et de son irréalisme. le propre du vouloir est d'être spontané, et non provoqué par une déduction ; tel est le fondement de la liberté humaine. Or, c'est l'union de l'activité et de l'intelligence qui est stimulée par le vin, comme l'enseigne Platon : *Fomes quidam et incitabulum ingenii virtutisque* {Macrobe, *Saturnales* II, 8, d'après *Lois* 649a}. La sentence *In vino veritas* (C 36) doit être bien comprise, non seulement dans son contexte originel du discours d'Alcibiade au *Banquet*, mais aussi du premier livre des *Lois*. Selon Platon, à mesure que l'homme goûte au vin, grandit l'audace de faire ce qu'il veut, *ut faciat quicquid placet* (Ficin, *Leg.* I 649b) : *fax ce que voudras...* Pour Platon, cette audace de la vérité est liée à l'aptitude qu'a l'homme de se forger des imaginations grâce au vin. Or le *Trinch* final est précédé de travaux pratiques (chap. 42), qui invitent chaque consultant à boire l'eau emblématique, qui s'imprègne d'un bouquet révélateur, de l'image gustative accordée à la spontanéité de la personne qui boit. *Trinch* n'est plus seulement une invitation à suivre un conseil, un de ces *flatus vocis* du *Tiers Livre*, mais l'ordre de s'incorporer une boisson qui oblige la personnalité du buveur à exprimer son vouloir intime, à s'imaginer {Au passage, Rabelais contredit la théorie matérialiste du *De anhelitus juvamine* de Galien, pour qui la diversité des saveurs du vin vient de la variété des terres} au sens fort : *cognoscens in actu et cognitum in actu sunt idem*. Dans ces chapitres finaux, Rabelais explicite toute une théorie des rapports entre volonté et imagination issue de ses études de philosophie à l'école des franciscains {Cf. U. Langer, *Divine and Poetic Freedom in the Renaissance*, Princeton U. P., 1990, p. 6 : "Nominalist Theology" et chap. 4, p. 126-148 : la volonté et ses objets chez rabelais}. La base en est la théorie augustinienne de la sensation ; l'âme sent parce qu'elle se saisit elle-même produisant une image du sensible. Par la sensation, l'âme participe à l'activité divine ; « et dites qu'à Dieu rien soit impossible », conclut Bacbuc (C 42, p. 1340).

Le *Trinch*, mot panomphée, est à mettre en relation avec la proclamation du Prologue du *Quart Livre* :

Je suis, moienant un peu de Pantagruelisme ... prest à boire, si voulez. Ne demandez-vous pourquoy, gens de bien ? Reponse irrefragable : tel est le vouloir du tresbon, tresgrand Dieu, auquel je acquiesce (p. 826).

Tant que Panurge a cherché à éclairer sa décision par des oracles puis par des arguments, il est resté dans la nuit de l'intelligence ; en buvant son vin de Beaune, meilleur que onques jamais il but, il sait intuitivement que, pour se décider, il ne suffit pas d'une connaissance scientifique, mais qu'il convient de se connaître soi-même. Pour vouloir, il faut se vouloir. G. Mallery Masters montre bien qu'avec le mot de la Bouteille, Panurge, qui a abandonné le désir égoïste de jouissance pour l'esprit d'échange des joies du mariage, trouve, à ses questions sur son avenir conjugal, la réponse vraie et intelligible, oracle infaillible, sûr et fatidique {Adjectifs importants : au *Tiers L.*, *fatidiques* étaient les consultations oraculaires, *sûres* les consultations délibératives}, c'est-à-dire adéquation à la volonté de Dieu.. La devise thélémiq ue était évidemment une application tronquée du *Ama et quod vis fac* augustinien ; l'impératif *ama* se récupère dans notre Livre avec le nouveau comportement d'un Panurge libéré de son égocentrisme. Cette lecture de l'épiléni e finale (C 45) est confiante, bienveillante, pantagruéliste en un mot. Ainsi le *connais-toi* socratique fait le lien entre la volonté divine, *thélèma*, et la volonté personnelle, *boulè* ; ce que Panurge, passé de cris en ris, de pis en prix (C 46), a obtenu, ce n'est pas la solution de ses problèmes insolubles. Le *Trinch* n'ajoute pas une ultime consultation à celles du *Tiers Livre*, mais c'est un impératif qui donne la possibilité d'être

guéri de toutes illusions et de toutes hésitations : il ne faut pas limiter l'éthique à l'herméneutique. Cet ordre met sur la voie de la constance. Le chant bachique de Panurge suggère que, s'il est converti à l'*agapè* et à la tempérance, c'est dans ses décisions et ses motivations, et non par une analyse théorique. Panurge a tout un avenir à vivre après le roman. Face à une question essentielle, boire est la seule façon acceptable de réfléchir. Ce vin aux rasades rituellement décomptées n'est pas célébré pour le pur plaisir de boire sans fin ; il est le vin de la vertigineuse possession de soi.

LE LIERRE ET LE PAMPRE

Au delà de toute métaphore, cette libération de la conscience et de l'action sous l'effet du vin convient à un schéma de *Quint Livre* qui aboutit non à un savoir, mais à une conversion de Panurge. Pour le législateur platonicien, le vin est le breuvage qui dissipe toute crainte ; les danses bachiques auxquelles se livrent satyres, pans et ménades peuvent être considérées comme des rituels de purification (*Phédon* 69a-e). Ainsi s'explique la présence de la mosaïque dionysiaque à l'entrée du Temple. On retrouve encore ici une théorie de la volonté issue de saint Bonaventure : dans le cheminement qui devrait conduire Panurge à la décision qui le constituera, il devra être non seulement fortifié mais purifié. La méthode de Bacchus est bonne, qui fait apporter aux voyageurs les « descrotoires que savez, à fin de leur racler, esmonder et nettoyer le palat » (C 42). En effet, les sensations d'un certain type, comme dans le cas du goût, apportent le salut car elles répondent à des besoins vitaux. Les instruments délicats que sont les organes de ces sensations doivent être dégagés de ce qui empêche la perception libre. à côté du motif de la vigne s'impose maintenant le végétal antidote de la confusion, le lierre. C'est le lierre, et non la vigne, qui est d'abord perçu dans le cortège triomphal du noble Bacchus ; son char en est couvert.

Toute son armée estoit couronnée de lierre : leur tyrses, boucliers et tymbons en estoient couvers. Il n'estoit l'asne de Silenus qui n'en fust caparaçonné (C 39, p. 1326).

Or cet âne, pétulant et coruscant, est précisément celui qui avertit une nymphe du danger imminent que lui faisait courir le désir bestial de Priape ; l'âne au lierre est signal indicateur du péril encouru par la fréquentation des bacchanales, car le lierre est agent de discernement face à la violence du vin {Cf. Valeriano, *Hierogl.*, Lib. li, *De hedera*: « Le lierre estant appliqué sur la teste rebouche, empesche et amortit l'impétuosité des fumées du vin ». Cette propriété du lierre explique qu'il servait d'enseigne aux cabarets ; cf. Erasme, *Adage* II vi, 20 : *Vino vendibili suspensa hedera nihil opus*}. le lierre qui décore à profusion, chars, armes et guerriers de Bacchus est un emblème des pulsions instinctives endiguées par la volonté. Au chapitre 33, la liturgie initiatique dont la Lanterne magnifique est l'ordonnatrice constitue une mise en condition de la volonté, préalable à une saine appréhension de la vérité. L'illustrissime guide ordonne donc aux initiés de se coiffer du lierre antique de la tonnelle bachique (p. 1300) ; le rite est justifié par le grand Flasque, gouverneur de la Dive Bouteille, qui, les voyant « thyrsigères » et couronnés de lierre, ne s'oppose pas à leur entrée ; l'hiéroglyphe du lierre est un passeport. Porter un thyrses, c'est laisser son arme au vestiaire. Les motifs associés au vin ne sont pas seulement modulés dans la tonalité mineure du bien boire ; ils expriment le thème de la maîtrise de soi par la connaissance bien réglée des pouvoirs de la nature et de ses violences latentes. A partir de ce moment, Panurge est inséré dans une liturgie bachique qui ne lui laisse pas d'échappatoire :

Nostre splendide Lanterne nous... fit response peremptoire que de retourner sans avoir le mot de la Bouteille n'eussions d'espoir aucun, puis qu'une fois avions nos souliers feustré de pampre (C 35, p. 1314).

Mieux qu'un talisman, le pampre dans les souliers est une devise programmatique, dont le sens sera expliqué à la fin du chapitre : pour demeurer « en cerveau », il faut « conculquer » et subjuguier le vin : le vin ne développe en acte les potentialités de la maîtrise de soi que chez l'individu qui est préalablement décidé à rester maître de soi. Il y a un moment où la volonté, pour être libre, doit être pur acquiescement : engagé dans la voie du Pantagruélisme, Panurge ne peut plus tergiverser. Cette phase qui met fin aux attermolements de la quête est l'indice que nous sommes à la fin du roman : les rebondissements du *Tiers Livre* et les errances du *Quart Livre* ont pris fin ; le rituel bachique va, par la fureur dionysiaque, contraindre Panurge à trouver en lui-même la soif qui détermine sa personnalité.

Pour une lecture conventionnelle et superficielle, ce détronement final du vin peut apparaître comme étrangement « anti-rabelaisien ». Mais il est des ivrogneries truculentes et bien sympathiques pour le populaire, que pourtant le médecin et l'humaniste considèrent avec méfiance {Cf. G. Demerson, "Éthylisme et création littéraire" in *Nervure* 8 (1995)}. même bien ivre, tout ivrogne quitte cette modération qui permet de raison garder : le vin menace le *logos* dans la mesure où il le libère. On a l'impression que la tonalité du *Cinquième Livre* reprend des motifs rabelaisiens pour mieux préciser les intentions de l'auteur ; les crevailles de l'Outré ont lieu dans un cabaret (C 16). Le vin est la récompense des professeurs de fausse témoignerie (C 30). Au début de notre Livre, l'exhortation maladivement serinée par le vieux sacristain Aeditue, *Beuvons amys* (C 6-7), (p. 1188), est évidemment symétrique de la prescription finale, *Trinch*, mais sur le mode de la caricature repoussante ; une face cramoisie et un museau bien enluminé sont toujours chez Rabelais diagnostic de bestialité {Cf. les nez monstrueux des ivrognes de P 1, p. 308 ; P 12 : museaux enluminés de bouses de vache ; *Pantagr. Prognost.* 5 : « enlumineurs de museaux »}.

BEUVONS ET TRINCH

à la fin du *Cinquième Livre*, Panurge revêtu d'un beau et blanc béguin de mystagogue, subjugué par la peur, descend dans les entrailles obscures du temple où son imagination lui fait prendre de l'eau pour du vin ; à la fin du *Quart Livre*, revêtu d'une chemise blanche et subjugué par la peur, il était descendu dans les entrailles obscures du bateau où son imagination lui avait fait prendre de la merde pour du safran d'Hibernie. devons-nous, à la suite d'E. Duval, supposer que le *Quart Livre* écrit la version définitive, corrigeant ce brouillon mal venu qu'était le *Cinquième Livre*, et signifiant que Panurge a commis le péché impardonnable, le péché contre l'esprit ? ou peut-on continuer à penser que le *Cinquième Livre* est la bonne conclusion, donnant à Panurge une deuxième chance ?

M. Huchon montre magistralement que « si le mot de la fin de la geste pantagruélique devait être ce *Trinch*, il était déjà inscrit, beaucoup plus subtilement, en fin du *Quart Livre* dans le *Sela Beuvons* ». Il importe donc de cerner le rapport entre l'énigmatique *Buvons* et l'hiéroglyphique *Trinch*. Ces épilogues sont dans le ton élusif, celui du chapitre 1er du *Pantagruel* (p. 314), quand le Narrateur recourt à cette même esquivance pour conclure son récit de la fin du déluge :

Avés vous bien le tout entendu ? Beuvez donc un bon coup sans eau ! Car « si vous ne le croiez, non fays je, fist elle ».

La rengaine de la chansonnette est la formule, proprement di-vertissante, du refus de croire ; on boit donc pour se dispenser de continuer à écouter des balivernes (le Prologue transforme toujours ces pirouettes dérisoires en invitations à lire les joyeux livres pantagruélistes). Au finale, Bacbuc définit un degré supplémentaire du symbole :

Panurge ayant la gueule bée, Bacbuc print le livre d'argent, et pensions que fust véritablement un livre, mais c'estoit un breviaire vray et naturel flascon plein de vin de Phalerne. (C 45, p. 1348).

Son injonction rappelle les invitations à trinquer claironnées dans les prologues, mais la formulation est celle d'une révélation explicite. On est passé de l'allégorie à sa réalisation, au « réalement ». Ce qui paraît être un livre vrai est un flacon naturel, qui contient un enseignement non pas livresque, mais spirituel.

Les philosophes prescheurs et docteurs de votre monde, dit Bacbuc, vous paissent de belles parolles par les oreilles. Icy nous realement incorporons nos preceptions par la bouche... Tenez, ouvrez les mandibules (C 45).

La prêtresse ne renseigne pas, elle ordonne ; elle n'use pas de formules verbales pour mettre en branle l'intellect : il s'agit d'un geste efficace et décisif, qui annonce bien la conclusion d'un roman de pèlerinage. *Trinchons*, dit Panurge, *Trinchons de par le bon Bacchus* (C 45). Le *Trinch* contagieux est, finalement, l'ultime occasion de réaliser, en explicitant le sens, les invites à trinquer répétées depuis le *Gargantua* : « Crochetastes-vous onques bouteilles ? » ; le lecteur appelé à boire d'autant, avec lans et compagnons, se trouve, avec Panurge, face à la Bouteille. Il n'est plus remis au déchiffrement d'une allégorie, mais il doit s'imprégner d'un hiéroglyphe. C'est pourquoi notre *Trinch* constitue une conclusion de l'œuvre plus vigoureuse que le *Beuvons du Quart Livre*.

MISES AU POINT ET REPRISES CORRECTRICES

Selon V.-L. Saulnier, Rabelais ayant choisi dès le *Pantagruel* de 1532 le motif de la soif, a été conduit à le développer en un véritable thème « d'abord un peu à l'étourdie avant de voir tout ce qu'il pouvait lui faire rendre en utilisant ce riche passé bachique ». De même qu'il a ainsi « refait en somme son *Pantagruel* pour en produire son *Gargantua* », de nombreux parallèles suggèrent qu'il avait l'intention de « reprendre » son *Quart Livre* en vue d'un *Quint Livre*. Les hypothèses que nous sommes amenés à formuler ne portent pas exactement sur l'authenticité du *Cinquième Livre* mais sur ce travail de création. Je pense que ce *Quint Livre* n'aurait pas « répété » ni renié les enseignements cachés dans les livres précédents : il les éclaircit. Comme pour une prise de photographie, il « met au point » son objectif. Il est vraisemblable que nombre de motifs consignés sur le brouillon auraient disparu à la rédaction, notamment lorsqu'il s'agit de notes de lecture. Mais les motifs nouveaux, ajoutés aux modèles transcrits sont révélateurs, de même que les variations sur des motifs connus. Ce type de reprise correctrice est explicitement exhibé dans la proclamation de Bacbuc :

Maintenons que non rive mais boire est le propre de l'homme,

symétrique et contradictoire du célèbre dizain qui, initialement, proposait une idée générale pour la lecture du *Gargantua-Pantagruel*. Un plagiaire n'aurait pas osé cet apparent reniement. Le motif du vin s'élargit dans le thème du boire. Seul dans le règne animal, l'homme est doté de l'art de créer sa propre boisson, plus saine et plus roborative que l'eau naturelle {Cf. G. Demerson, « Rabelais et la nature de l'eau » in *Rabelais et la nature*, p. p. F. Métivier, Genève, Droz, 1996, p. 25 et suiv.}. Ainsi la vigne n'est pas vénérée pour ses productions naturelles mais comme témoin de l'ingéniosité

de l'homme. La conclusion du *Tiers Livre* y faisait déjà une allusion furtive : l'aînée des Hamadryades eut nom Vigne, et pourtant le Pantagruelion la précède en honneur ; de même, dans la Bible, « lorsque les arbres firent election d'un roy de bois pour les regir et dominer », c'est le Pantagruelion qui eût sans doute emporté les suffrages (T 51, p. 798-800). Or, si l'on se reporte à l'apologue de Yotam (Juges 9), on s'aperçoit que la vigne fut le compétiteur dont les mérites sont vantés avec la plus grande *abundantia*, et c'est la bêtise des électeurs qui lui fit préférer la ronce. L'utopique Pantagruelion corrige le dénouement de l'apologue biblique en faisant triompher l'art sur la nature brute. Au chapitre 33, la traversée du vignoble multiplie les emblèmes de l'union entre la nature et l'art. les festons à la grotesque de charcutailles entrelacées de vigne sont un *sèma* de cette alliance ; le terrain, naturel en apparence, est une sorte de laboratoire d'un Institut de Recherche Agronomique, où se récoltent toutes espèces de raisin en tout temps.

Et Bacbuc de poursuivre son enseignement sur la spécificité du génie humain : *Je dis boire vin bon et frais. Notez, amis, que de vin divin on devient.*

Nouvelle reprise correctrice : on comprend enfin que, lorsqu'il faisait passer le service du vin avant le service divin, frère Jean ne proférait pas un calembour innocent ; en une hymne vaticinante, il va invoquer le Dieu paterne qui mua l'eau en vin. L'homme réalise sa vocation sublime en échappant à sa condition première de soumission à la nature. Frère Jean exorcise alors chez Panurge les dernières manifestations d'une nature animale :

Il tourne les yeux en la teste comme une chevre qui se meurt ... Fiantera-il plus loin ? Mangera-il de l'herbe aux chiens pour descharger son thomas ? (p. 1350).

Mais Pantagruel le reprend vertement en le priant de considérer que maintenant Panurge est passé de pire en prix. Il est illogique de mépriser ce qui a du prix. La révélation bachique n'a peut-être rien appris aux compagnons sur le plan intellectuel, mais elle les a humanisés. Le Narrateur avait remarqué au ch. 35, quand il s'agissait de descendre les degrés :

Nous furent bien besoin nos jambes, car sans icelles ne descendions qu'en roullant comme tonneaux en cave basse (p. 1312).

Cette nouvelle image vinicole indique que l'homme est doté de membres agiles ; sans ses jambes, il serait comme les fils de cette Antiphysie qui fut détestée au *Quart Livre* (chap. 32), êtres sphériques qui cheminent circulairement en roulant. L'inspiration bachique touche en l'homme les zones les plus profondes de son humanité.

On peut affirmer que l'épisode de la Bouteille et le thème du vin donnent l'impulsion nécessaire au déroulement du récit. Rabelais avait habitué son lecteur à saisir entre ses Livres des indices concordants, ou suggestivement discordants, à se débrouiller avec profit dans des résilles de correspondances qui démultiplient le sens. Dans les quatre premiers Livres, le vin est un produit fini, aux multiples significations allégoriques sur le plan de l'éthique et de la littérature. Avec le *Cinquième Livre*, ce sont des hiéroglyphes qui nous sont proposés à observer, ceux de la vigne qui est à l'origine du vin, ceux de la Bouteille, qui donne sa forme au vin. Pour l'imagination visuelle, le liquide qu'est le vin n'a de forme que celle de son récipient : *quicquid recipitur recipitur ad formam recipientis*. De l'origine des liqueurs à leur épanouissement, pampre naturel et flacon artisanal symbolisent non seulement l'évolution d'un destin, mais aussi le profit que le lecteur, buveur et vérolé, peut tirer de sa descente à la cave avec le héros le plus problématique, ce Panurge qui, dès les

premières minutes de son apparition dans le roman, au chapitre 9 du *Pantagruel*, concluait sa prestation multilingue :

Sinite, quæso, Quo me fata vocant abire (« Permettez que je suive l'appel de mes destins », P 9, p. 362).

C'était alors la seule vraie réponse à la question « dites moy qui estes vous ». À la fin du *Cinquième Livre*, la dextre Porte du Temple lui précisera : *ducunt volentem fata*, version développée du *Fay ce que voudras*. On nous permettra de croire que ce n'est pas un hasard. Si Rabelais n'a pas hésité à imaginer ici Panurge acquiesçant enfin à son destin propre, ce n'est pas sur le mode de la tragique résignation de Camus osant imaginer Sisyphe heureux. Le *Cinquième Livre* voit un Panurge enfin disposé à agir et non plus à se torturer maladivement le cerveau, à trinquer avec la vie au lieu de se réfugier dans des faux fuyants. Tel quel, il impose cette solution « volontariste » au roman de Panurge. Mais l'œuvre posthume représente-t-elle les dernières volontés de Rabelais ou un projet avorté ? Laissons les lecteurs intellectualistes en discuter en une interminable quête qui préservera longtemps l'atmosphère délicieusement – et ironiquement – glacée du *Tiers Livre*.

Ce texte est le résumé d'un article à consulter dans *Le Cinquième Livre*, Actes du Colloque International de La Sapienza, Rome, 16-19 octobre 1998, publiés par F. Giacone (*Études Rabelaisiennes*, Genève, Droz, t. XL, 2001).